

X

Les souterrains de l'abbaye de Beauchamp.

Une nuit de repos avait suffi pour remettre Emma Keradeuc du choc qu'elle avait éprouvé la veille.

Le fait est qu'elle se ressentait si peu de l'accident dont elle avait failli être victime que, quand elle apparut à une fête donnée, deux jours après, à l'abbaye de Beauchamp, tout le monde fut unanime à reconnaître qu'elle n'avait jamais paru plus charmante ni plus gaie. Avec sa robe blanche, et les fleurs champêtres qu'elle avait dans les cheveux, elle était si jolie, que Georges France, qui était au nombre des invités, se sentit fier à la pensée que sans lui elle aurait péri d'une mort effroyable.

L'abbaye de Beauchamp était assez célèbre pour qu'on vint la visiter de plusieurs lieues à la ronde. Après avoir formé autrefois un monastère riche et puissant, elle n'était guère qu'un monceau de ruines pittoresques et pleines de souvenirs, au milieu desquelles la famille de Beauchamp avait conservé une habitation.

Au sein de l'assemblée réunie dans la circonstance que nous mentionnons, nous nous attacherons particulièrement à un groupe de personnes assises sous le porche d'une ancienne chapelle dont madame Beauchamp venait justement de raconter la légende.

— Ainsi, on suppose que l'ombre de ce frère gris dont vous parlez veille sur les trésors enfouis dans les souterrains ? observa Rodolphe Mortagne, qui, appuyé contre un fragment de muraille, avait écouté attentivement le récit de madame de Beauchamp.

— C'est du moins ce qu'assure la légende, répondit celle-ci ; quoique, — je n'ai pas besoin de vous le dire, — les paysans soient les seuls à y croire. Cependant, il y a une tradition dans notre famille, d'après laquelle Hervé de Beauchamp, le dernier prieur, aurait caché une grande partie des richesses de l'église, avant de quitter la France, à l'époque de la Révolution.

— Et est-il jamais revenu ? demanda Mortagne.

— Le vaisseau qui l'emportait fit naufrage à quelques lieues de Saint-Malo, et tout ce qu'il contenait à bord fut perdu, y compris mon ancêtre.

— Moi, j'aurais fouillé toutes les ruines, jusqu'aux moindres crevasses, dit le capitaine Danville.

— Oh ! on n'y a pas manqué, je vous assure, répliqua madame de Beauchamp en riant.

— Et le résultat, dit Rodolphe Mortagne d'un air dégagé, fut je suppose, tout à fait nul ?

— Exactement. L'abbé avait évidemment emporté les trésors avec lui, les vases sacrés, les croix, l'argenterie, etc., et si tout cela est quelque part, à présent, c'est toujours au fond de la mer, à quelques lieues des côtes de la Bretagne.

— C'est probable, dit Rodolphe en se levant et en allant avec les autres examiner les ruines.

Mais bientôt il se détacha du groupe et demeura debout, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur les dalles qui formaient le pavé. Evidemment il était absorbé par des pensées de la plus haute importance.

Il ne tarda pas toutefois à être troublé dans sa rêverie.

Une main se posa sur son épaule, et, levant la tête, il reconnut le capitaine Danville.

— Vous ne réussirez pas, lui dit ce dernier en riant.

Mortagne tressaillit.

— Je ne réussirai pas ! que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— J'entends avec celle qu'on appelle la pelle de Saint-Servan, répondit le capitaine.

— Ah, mademoiselle Emma Keradeuc ! dit Rodolphe avec un soulagement évident ; et pourquoi non, je vous prie.

— Vous avez un rival. Eh bien, cela n'a pas l'air de vous surprendre.

Mortagne haussa les épaules.

— Ou il y a tant à gagner, il doit y avoir beaucoup de compétiteurs, dit-il. Mais vous voulez, sans doute, parler de ce jeune Américain, Georges France, le fils, ai-je entendu dire, d'un riche marchand de coton ?

Le capitaine fit un signe de tête affirmatif.

— Vos nouvelles sont vieilles, Danville ; il y a déjà plusieurs jours que je savais qu'il avait jeté les yeux sur elle.

Et non sans succès, ajouta le capitaine avec malice ; la reconnaissance est un terrain sur lequel l'amour prend aisément racine.

— Bast !

— Vous en doutez ? Regardez plutôt, et jugez par vous-même. Et tirant Mortagne de côté, il lui désigna un porche d'où sortaient Emma et Georges France. Celui-ci parlait avec animation, et sur un sujet qui devait être plein d'intérêt, si l'on s'en rapportait aux couleurs qui embellissaient les joues de la jeune fille.

Ils passèrent tout près de l'endroit où Mortagne et son ami étaient cachés, et la robe d'Emma frôla même les pieds du capitaine.

— Tous deux nous sommes orphelins, disait Georges assez haut pour que Mortagne l'entendit ; tous deux nous ignorons si nos parents sont morts, ou s'ils vivent encore ; tous deux nous avons été arrachés des entrailles de la mer et jetés sur une plage où nous avons trouvé des protecteurs : vous, madame de Moidrey, et moi, un homme excellent, qui ne m'a pas seulement donné son nom, mais encore a fait de moi son héritier. Puis-je donc espérer...

Le reste de la phrase fut perdu pour Mortagne, qui les suivit des yeux, tant qu'il put les apercevoir.

— Sur ma vie, un beau garçon ! s'écria Danville, quand ils eurent disparu. Un rival qui n'est pas à mépriser.

— Ce qui n'empêche pas que je le méprise, dit Mortagne froidement. Il y a un dicton dans ma famille : "Ce que nous avons, nous le gardons ; ce que nous voulons, nous le prenons." C'est-à-dire, continua-t-il en observant l'étonnement de son compagnon... Je veux dire que je prendrai avec le consentement de la demoiselle, bien entendu.

La conversation changea de sujet, et bientôt ils se séparèrent, Danville pour aller inviter Varina Delagrave à la première contredanse, et Mortagne pour aller inspecter la partie des ruines par où l'on descendait dans les tombeaux.

La danse finie, Varina Delagrave revint trouver sa mère.

L'Italienne vit tout de suite que la colère de sa fille était excitée.

— Qu'as-tu ? qu'est-il arrivé qui soit de nature à te contrarier, *carissima* ? dit-elle en agitant son éventail avec l'air de superbe indolence qui lui était habituel. Le premier devoir de notre sexe est de dissimuler tous les ennuis que nous pouvons éprouver ; je ne veux pas que celle qui est le plus bel ornement de cette fête soit vue avec un nuage sur le visage.

Vous vous trompez, dit Varina ; ce titre appartient, ou du moins est usurpé par la protégée de madame de Moidrey.

— Quoi ! cette fille au teint pâle ? dit sa mère en regardant, par-dessus son éventail, Emma à qui Georges offrait, en ce moment, des rafraîchissements. Autant que je puis voir, M. Hébrard est la seule personne qui lui témoigne une attention marquée. Le fait est qu'il semble n'avoir d'yeux que pour elle.

Le visage de Varina, dont le regard avait suivi celui de sa mère, se contracta sous l'intensité de la haine. Ses narines se dilatèrent, et, entre ses paupières à demi-fermées, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Je la hais ! dit-elle brusquement.

Sa mère la regarda avec étonnement, puis, frappée d'une pensée soudaine, elle lui dit :

— Est-ce possible ?... tu es jalouse de cette fille ?

— Oui.

L'Italienne sourit, et continua, mais en parlant dans la langue de son pays :

— Tu es jalouse. Qui est-ce que ce M. Hébrard ? Et où l'as-tu rencontré ? car ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que tu le connais, j'en suis sûre.

— Je l'ai connu à Naples, au palais Rosati, lorsqu'il est venu voir mon oncle.

— Et tu as été assez folle pour l'aimer ? Franchement, je te croyais plus prudente, Varina.

Varina garda le silence.

— Ce M. Hébrard est un n'importe qui, — qui n'a pas même droit légalement au titre qu'il porte, — le fils adoptif, ou quelque chose comme cela, d'un marchand qui péut, selon son caprice, le laisser riche ou pauvre. Honte ! à ta place, je féliciterais cette jeune fille de sa conquête.

Varina, dont les regards n'avaient pas quitté Emma et Georges, tressaillit comme si elle avait été mordue par un aspic.

— Je serais capable de le tuer ! murmura-t-elle en se parlant à elle-même, plutôt qu'à sa mère ; oui, et si j'étais un homme